

POÉSIE ET THÉOLOGIE : LE PROBLÈME DU MAL DANS « ADAM ET ÈVE » DE MARIE NOËL

Par Margherita PACCALIN, docteur ès lettres

Fort appréciée d'Aragon, Montherlant et Mauriac, la poétesse catholique Marie Noël (1883-1967) est peu connue, et surtout mal connue, du grand public... excepté des lecteurs de *Hokhma*, qui ont pu, à travers la « Prière du poète » publiée dans le numéro 44, 1990, pp 67-71, découvrir la souffrance d'un être privé d'amour. Les frustrations du poète, s'ajoutant à celles de la femme, et les interrogations métaphysiques se conjuguèrent pour donner à sa vie spirituelle l'aspect d'un drame dont l'heureux dénouement, après une vingtaine d'années, résulta de nombreux facteurs, comme son esprit d'enfance et l'excellente direction de l'abbé Mugnier. Elle parvint également, par sa propre réflexion, à résoudre pour elle-même le problème du mal. Elle l'abordait sous trois aspects – le péché, le malheur et la mort – recouvrant partiellement la distinction classique du mal physique, moral et métaphysique, mais c'est surtout la destruction réciproque nécessaire à la survie des créatures qui constituait pour elle un sujet d'interrogation, comme pour Saint Thomas d'Aquin, Leconte de Lisle et Victor Hugo. Elle finit par lui trouver une justification, exprimée en 1927 dans le poème « Adam et Eve »¹. Ainsi cette œuvre offre-t-elle matière à réflexion sur les relations entre la poésie et la théologie, dans la ligne des recherches de J.-P. Jossua, mais avec cette différence qu'il déclare s'en tenir au texte, « en deçà de toute prétention de restituer, à travers l'œuvre ou par voie biographique, la conscience ou l'intention de l'auteur. »² Notre étude de la spiritualité de Marie Noël³ ayant

¹ Il fait partie du recueil « Chants de la Merci ». Nos références, pour ce poème et d'autres, renverront à *L'Œuvre poétique*, Paris : Stock, 1975.

² *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, Paris : Beauchesne, 1990, t. 2, *Poésie moderne*, p. 16.

³ *La spiritualité de Marie Noël*, thèse de littérature et de langues françaises soutenue à l'Université de Rouen en mai 1990.

montré l'influence de sa psychologie, il sera nécessaire, après un exposé de sa pensée théologique, d'en préciser les soubassements psychologiques, avant d'examiner ce que la poésie a pu lui apporter.

I. LECTURE THÉOLOGIQUE D' « ADAM ET ÈVE »

Ce long poème de près de cinq cents vers comprend quatre parties nettement délimitées par un titre, le passage de l'une à l'autre correspondant à un changement de locuteur ou de perspective temporelle.

Le « Poème des dents » porte en exergue le début du verset de Gn 2,16 ainsi traduit : « Et Jéhovah Dieu donna à l'homme cet ordre : Tu mangeras... » Adam y exprime son dilemme : s'il mange un fruit de l'oranger pour obéir au commandement de Dieu, inscrit dans ses entrailles par la faim qui le tenaille, alors il donne libre cours aux appétits latents de toutes les autres créatures, animales ou végétales et, avec la mort, fait entrer le mal dans le monde, car les êtres vont s'entre-dévorer pour vivre.

Dans le « Poème du lait », Eve invite son fils nouveau-né à boire son lait. Alors qu'il lui mord le sein, elle découvre « la douceur d'être mangée » (p. 289). Cette expérience lui procure une révélation.

La vie du monde, avant qu'Adam et elle ne mangent le fruit défendu, lui apparaît commandée par « le jeu d'Amour », titre de la troisième partie. Il existait entre les êtres une chaîne d'amour, partant de Dieu et revenant à lui, qui les poussait à se donner – dans la joie – les uns aux autres pour être mangés. En transgressant l'interdiction de Dieu, Adam et elle l'ont brisée, si bien que le monde est dominé par la voracité et l'égoïsme. Cependant, cet acte d'amour qu'est l'allaitement permet à Eve de dépasser l'angoisse, grâce à une prémonition exposée dans la dernière partie du poème : « Prophétie. »

Dieu viendra parmi les hommes s'offrir pour être égorgé, bu et mangé. Par l'exemple du don de soi et par l'Eucharistie, « il renouera la chaîne / De l'Amour » (p. 298). Ainsi voit-elle s'ouvrir pour le monde, à la suite de Dieu, une route qui le mènera jusqu'au Paradis d'Amour.

Un commentaire théologique exhaustif de ce texte se déploierait dans de multiples directions : une confrontation avec le livre de la Genèse, concernant en particulier les causes et les conséquences du péché originel, une perspective eschatologique (le royaume de Dieu comme Paradis retrouvé), une étude du symbolisme eucharistique ou de la figure de Marie comme nouvelle Eve... Le fait que le problème du

mal touche à bien d'autres suffirait à justifier notre choix ; le carnage des créatures constitue un aspect certes limité de cette question, mais il a suscité chez Marie Noël deux interrogations qui sont au centre de toute réflexion sur le mal : d'où vient-il ? Comment concilier son existence avec l'image d'un Dieu bon ? Elles l'ont amenée à une remise en cause de la Trinité, avec une contradiction entre le Christ et Dieu dont « Adam et Eve » manifeste la résolution.

Enfant, Marie Noël n'acceptait pas qu'on doive tuer les animaux pour se nourrir. Adulte, elle est bouleversée par la lecture des *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre : ils montrent que la nature ne peut subsister que par la destruction réciproque des êtres. Un an plus tard, elle croit subir une tentation sexuelle ; Dieu, créateur de l'instinct sexuel, l'aurait ainsi punie d'avoir obéi à son commandement de chasteté, ce qui manifeste en lui une contradiction. A cela s'ajoute une révolte contre la souffrance et la mort. Sa réflexion et ses expériences ternissent donc son image du Dieu-Père, derrière lequel apparaît « le Dieu noir » (p. 286).

Aimant Dieu de tout son cœur, elle essaie de le justifier par le péché originel, mais rejeter la responsabilité sur Adam lui semble une facilité qui ne résout rien. En effet, cette explication limite la puissance du Créateur : « Si l'homme est cause de mal, le péché originel sera donc autant créateur que le Créateur lui-même ? »⁴ De plus, elle renvoie à une autre question, puisque le péché dit originel n'explique pas l'origine du mal. Ainsi Adam, tenté de manger du fruit de l'orange, découvre-t-il un Mal en puissance :

« Ah ! j'ai peur d'un péché, l'ainé,
Ailleurs commis, avant les Temps...
Un gouffre au jardin nouveau-né,
Ouvert dans les gueules, attend. » (p. 285)

Après avoir mangé l'orange, il rejette toute la responsabilité sur Dieu :

« Le Mal qu'un autre a résolu,
Je l'ai commis. Dieu l'a voulu.
Nul ne désobéit à Dieu. » (p. 288)

Le péché originel laisse cependant une issue à qui veut décharger Dieu de la responsabilité du mal. Derrière Adam, cause du mal, Marie Noël se demande s'il n'y a pas plutôt « un Autre » (*N.I.*, p. 47) En opposant un principe du Bien et un principe du Mal, elle subit la tentation du manichéisme, sans pouvoir s'y arrêter :

⁴ *Notes intimes*, Paris : Stock, 1984, p. 47. Nous y renverrons avec l'abréviation *N.I.* .

« Je vague abandonnée à la terreur des cieux.
 Je m'accuse... J'ai dans l'âme une place impie,
 Un lieu vertigineux où je suis poursuivie
 Dans une arrière-nuit par un arrière-Dieu ;
 « Un gouffre sans naissance au fond toujours ailleurs
 D'où souffle, par-dessous les époques profondes,
 Quelqu'un sourd et muet qui met le mal au monde
 Et qui peut-être est Vous... ou ne l'est pas, Seigneur. »

(« Jugement », p. 487)

Si cette solution l'avait satisfaite, elle n'aurait jamais écrit « Adam et Eve ». En effet, ce poème manifeste la résolution d'un conflit qui la déchira plus gravement que l'opposition entre le Dieu bon et le Dieu noir ou la lutte entre le diable et Dieu. Il résulta de la contradiction, qu'elle déduisit de la lecture de J.-H. Fabre, entre la loi de Dieu et celle du Christ : alors que Dieu nous ordonne de tuer pour vivre, le Christ nous appelle à aimer, fût-ce au péril de notre vie. D'autres réflexions alimentèrent cette opposition, qui rejoint celle du manichéen Marcion, et qui prit pour elle la forme d'un « combat de Dieu contre Dieu » (*N.I.*, p. 30). Elle finit par la dépasser en découvrant qu'on peut se donner par amour pour être mangé : « Adam et Eve » témoigne de cette révélation, dont nous indiquerons plus loin l'origine. Adam est donc bien responsable du malheur du monde, non pas en obéissant à l'ordre de Dieu de manger comme Marie Noël le crut, mais, comme elle le souligne par la bouche d'Eve, par une transgression mettant fin à la relation d'amour voulue par le Créateur.

Cette solution modifie sa vision de la création, de Dieu et de la mort. Elle se représente la création comme un acte d'amour, dont seule une image maternelle de Dieu peut rendre compte :

« De Dieu trop plein de Dieu, Dieu ce plusieurs en Un,
 Dieu dont le sein éclate en naissances profondes,
 Dieu, le Père de Dieu, Dieu, la Mère du Monde
 Qui donne la mamelle à son petit à jeun ;
 «-De Dieu l'Amour jailli mit en branle le monde
 Hier. » (p. 291)

La mort, telle que Dieu lui semble l'avoir conçue dans son plan initial, se trouve transfigurée. Elle devait être une transmission de vie, en particulier par la décomposition, qui obsédait Marie Noël :

« Qu'avons-nous fait – Adam ! Adam ! le cœur me fend –
 De l'heure où je me fusse en souriant couchée
 Dans le lit de la terre ainsi qu'une accouchée
 Pour allaiter le ver fragile, mon enfant ? » (p. 293)

Quelle est la validité d'une telle construction ? Marie Noël se moquait de sa « métaphysique de nourrice »⁵. Il ne faut pas mépriser pour autant la réflexion d'une femme très intelligente, dotée d'une formation philosophique par son père, agrégé de philosophie, et d'une culture biblique surprenante chez une catholique de cette époque. Il est vrai que sa conception particulière de la nourriture l'amène à donner un sens négatif à cet « ordre pour l'homme de profiter de la vie que Dieu lui donne, d'explorer le parc magnifique et d'en goûter les fruits »⁶. Elle méconnaît également le fait qu'il concernait seulement la nourriture végétale, aussi bien pour l'homme que pour les animaux, la nourriture animale étant donnée plus tard, à Noé (Gn 1,29 et 9,2-3). D'autre part, ses réflexions sur le carnage de la création prêtent aux critiques déjà faites à de tels arguments. Ainsi Saint Thomas d'Aquin le justifiait-il par le bien qui en résulte : « Le lion ne pourrait vivre, si l'âne ne mourait. »⁷ H. Blocher va plus loin en rejetant comme entachée d'anthropomorphisme cette façon de poser le problème du mal : « Pour l'âne dévoré par le lion, le terme de *mal* est contestable : nous ne confondons avec un mal qu'en fonction d'une projection anthropomorphique sur la victime, d'une identification imaginaire (qui a peut-être ses raisons !). »⁸ De même, les conséquences qu'il invoque pour critiquer le concept thomiste de « faillibilité » d'Adam⁹ correspondent aux idées mises par Marie Noël dans la bouche de son personnage : présence d'un germe de mal dans la création, caractère inévitable de la faute, excusant le pécheur, responsabilité de Dieu en tant qu'il est responsable de toutes les lois de l'être.

Quelles que soient les insuffisances de la pensée de Marie Noël sur un problème qui n'a d'ailleurs été résolu par personne, il faut lui reconnaître une volonté de pousser la réflexion jusqu'au bout d'autant plus méritoire qu'elle se heurtait à l'incompréhension, voire à la critique des prêtres auxquels elle faisait part de ses interrogations : l'usage de l'intelligence et tout doute en résultant étaient alors

⁵ Lettre inédite à l'abbé Mugnier (28 mars 1928).

⁶ H. Blocher, *Révélation des origines*, Lausanne / Paris : Presses Bibliques Universitaires, 1988, p. 116.

⁷ Cité par H. Blocher, *Le Mal et la Croix*, Paris : Sator, 1990, p. 41.

⁸ *Ibid.*, p. 47. Il cite à ce propos l'argumentation de Claudel, qui contredit le point de vue de Marie Noël sur les animaux carnassiers : « Leur perfection étant de manger des moutons et celle des moutons d'être mangés par eux, les uns ne manquaient pas aux autres. » (pp. 47-48).

⁹ *Ibid.*, p. 49 et pp. 140-145.

condamnés, ce dont elle a beaucoup souffert. D'autre part, sa façon de poser le problème du mal rejoint celle de grands penseurs. En revanche, la solution qu'elle lui a trouvée porte la marque de processus inconscients plutôt que celle de sa raison.

II. INTERPRÉTATION PSYCHOLOGIQUE D' « ADAM ET ÈVE »

L'étude de l'arrière-plan psychologique de la pensée théologique de Marie Noël¹⁰ se justifie par les implications du problème du mal dans sa vie personnelle – il suscita chez elle des crises d'angoisse nécessitant un traitement psychiatrique – ainsi que par les échos réciproques du poème et de sa vie psychique. « Adam et Eve » reflète un conflit intérieur, comme elle le remarque elle-même : « Je suis sûre maintenant que l'optimisme d'Eve triomphe en moi et dans mon œuvre du pessimisme d'Adam... »¹¹ D'autre part, on retrouve dans certaines paroles d'Eve les « métaphores obsédantes », pour reprendre l'expression de Charles Mauron¹², qui nous ont paru caractériser l'imaginaire de Marie Noël : celles de la nuit, du chemin, de la maison, de la perte et de la pâleur. De même, sa conception de l'amour, thème central du poème, et les images qui l'évoquent sont liées au fondement de sa personnalité : un complexe d'abandon, c'est-à-dire une insécurité affective chronique entraînant un besoin illimité d'amour.

Le thème du don de soi est exprimé à travers le symbolisme du lait, qui envahit toute la troisième partie du poème. Il apparaît par exemple dans la prosopopée de la pluie invitant les prés : « Buvez, j'ai traité la nue » (p. 291) ou dans l'évocation du sang de la brebis « tendre comme du lait » (p. 292) pour le loup. Marie Noël déclara à son biographe qu'elle avait trouvé le fil directeur d' « Adam et Eve » en 1927, en voyant sa belle-sœur allaiter. En fait, une lettre à son parrain et un souvenir de l'abbé Mugnier, consigné par celui-ci dans son journal, prouvent que cette « illumination » est antérieure de plusieurs années. Son insistance sur une anecdote – peut-être inventée – pour expliquer l'origine du poème confirme une focalisation sur

¹⁰ Nous nous limiterons à la solution exposée dans « Adam et Eve ». Sur les racines psychologiques de sa perception du problème, voir *La spiritualité de Marie Noël*, op. cit.

¹¹ Lettre inédite à l'abbé Mugnier (18 octobre 1926).

¹² *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris : Corti, 1983.

l'allaitement révélée par l'étude de ses principales images dans toute son œuvre. Celle-ci peut tenir à ses frustrations de célibataire :

« Je n'ai pas de petits, à qui donner le lait
De ma jeunesse mûre, attiédie et fondante » (« Fantaisie à plusieurs voix », p. 70)

Elle résulte surtout des traumatismes de son enfance : Marie Noël raconte dans ses *Souvenirs* comment elle se précipita, telle une furie, sur sa nourrice en train d'allaiter son petit frère ; elle avait été vraisemblablement sevrée peu de temps avant la naissance de son cadet, ce qui dut redoubler le choc, et put souffrir de ce que sa mère ne l'allaitât pas. Le meilleur symbole de l'amour se trouve donc pour elle dans l'allaitement, dont elle n'a pas assez joui et qu'elle n'a pu offrir.

Les paroles d'Eve montrent bien comment Marie Noël concevait le don de soi :

« Adam ! Adam ! La douceur d'être mangée
Qui la savait ? Qui savait le cher supplice
D'être la gorgée émouvante qui glisse
Et m'entraîne toute en mon petit changée ?...
« La douceur de mourir, la tendre aventure
De me perdre sans yeux ni route, en allée
Dans le noir de toi qui m'attendais, mêlée
Aux chemins naissants de ta force future ? » (p. 289)

Elle associe nettement l'amour à la mort à soi-même, thème majeur de sa spiritualité. Une formule, qu'elle reprenait à son compte, de son ami le romancier Edouard Estaunié explicite bien cette relation : « Aimer, c'est disparaître, soi, dans le bonheur d'un autre. »¹³ Aimer signifie renoncer à tout, se sacrifier totalement pour son prochain, au point de s'assimiler à lui, comme elle s'y exhorte dans « A Tierce » :

« Donne-toi tellement que tu n'existes plus
Et que dans ton secret, ton silence, ton ombre,
Rien ne bruisse plus qu'autrui, ce cœur sans nombre,
Son mal, sa fièvre, au lieu de ton cœur superflu. » (p. 127)

Elle-même avait une telle faculté de sympathie, au sens étymologique du mot, que son identification aux souffrants l'empêchait de dormir.

Cette mort à soi-même suppose une humilité et une souffrance qui apparaissent dans le symbolisme du pain, lorsqu'Eve invite les hommes à imiter l'hostie : l'amour est humble comme le « vil pain » (p. 300), il subit la souffrance du « pain rompu, broyé par toute bouche

¹³ Cité par R. Escholier, *Marie Noël : la neige qui brûle*, Paris : Stock, 1968, p. 266.

ouverte » (*ibid.*) et néanmoins « joyeux » (*ibid.*)¹⁴. Marie Noël s'appliquait cette devise d'une nonne inscrite sur un vitrail de son église : « Mon amour vit dans la souffrance. » Il n'est pas facile pour un poète de délaissier sa table de travail afin de répondre aux multiples sollicitations de l'innombrable prochain – en particulier ses lecteurs – ni pour un être exceptionnel de s'ingénier à « faire passer – difficilement – (son) chameau et ses bosses par le trou de l'aiguille bourgeoise, paroissiale ou familiale » (*N.I.*, p. 147). C'est surtout dans sa vie sentimentale que Marie Noël vécut cet idéal d'amour. Ses contes mettent souvent en scène des femmes offrant leur souffrance pour le bonheur ou le salut de celui qui les a délaissées. Elle croyait en effet que cette souffrance agit sur la volonté de Dieu, en raison de la valeur rédemptrice du sacrifice, découlant selon elle de l'imitation de la Passion.

Comment expliquer cette joie paradoxale du don de soi ? Sans acceptation de la souffrance, il n'aurait aucune valeur : « Il faut y consentir. Il faut dire à la souffrance le *oui* d'amour du mariage. » (*N.I.*, p. 297) Surtout, cette souffrance procure à Marie Noël de multiples satisfactions, parmi lesquelles nous citerons celles qui se rattachent à notre texte. Elle constitue à ses yeux une valeur spirituelle de premier ordre : souffrir doit lui permettre d'accomplir, malgré sa vie dans le siècle, sa vocation de carmélite, et donc de trouver grâce devant Dieu. De plus, imiter le Christ la valorise.

Le phénomène douloureux de la montée du lait fournit une autre motivation du don de soi chez Marie Noël. Cette expérience révèle à Eve le caractère nécessaire de l'amour de Dieu :

« Mon fils, mon Dieu, je ris ! Vous reviendrez sur terre

Avec nous.

Car vous ne pouvez pas vous arrêter de faire

Don de Vous.

« Je le sais, je ris, moi dont la mamelle pleine

D'un flot vain

Souffre et qui ne peut pas retenir la fontaine

De mon sein. » (p. 297)

De même, chez Marie Noël, le don de soi est un besoin qui, non satisfait, provoque la souffrance. Son désir d'aimer est en effet l'envers d'un immense besoin d'être aimée, comme elle l'exprimait dans sa définition de l'amour : « une source qui a soif » (*N.I.*, p. 311). Elle

¹⁴ Tous ces aspects sont conformes au symbolisme de l'hostie dans la liturgie catholique (cf A.-M. Roguet, *La messe (approches du mystère)*, Paris : Cerf, 1965, pp. 104-107.

faisait partie des « positifs aimants », type d'abandonnique qui espère conquérir la reconnaissance et l'amour et qui « par le truchement des autres, répare et compense son propre passé »¹⁵. Elle essaie de compenser ses frustrations en donnant aux autres ce qu'elle n'a pas reçu : un amour infini et plein d'abnégation comme celui d'une mère. Il est d'ailleurs significatif qu'elle se représente très souvent comme une eau vaine, « que ne boit personne » (« Source », p. 526). Le trop plein d'amour à donner signifie pour elle carence d'amour.

De la même façon, on peut considérer que ce don de soi correspond à une « formation réactionnelle », « attitude ou *habitus* psychologique de sens opposé à un désir refoulé, et constitué en réaction contre celui-ci (pudeur s'opposant à des tendances exhibitionnistes par exemple). »¹⁶ Notre analyse caractérologique de Marie Noël a décelé une très grande avidité, dont elle-même prit conscience à dix-sept ans : à la suite d'une grave déception d'amitié, elle entendit le Saint-Esprit lui reprocher d'aimer « d'amour injuste qui veut tout prendre, tout avoir, sans rien céder à personne »¹⁷. Elle ne cessa ensuite de lutter contre sa possessivité et sa jalousie.

Son évocation du lait nourricier à travers l'exemple d'Eve montre également qu'elle conçoit l'amour-agapé comme une fusion¹⁸. Son commentaire du poème est explicite : « L'amour veut nourrir, se détruire soi-même pour nourrir un autre, pour fortifier l'autre et, de deux, devenir un seul. » (*N.I.*, p. 32) Le besoin de fusion manifeste une fixation à un stade infantile, car il est caractéristique du psychisme du bébé. Chez Marie Noël, le don de soi correspond à une hantise de la séparation datant de son enfance : elle ne supportait pas l'absence de sa mère, sans doute à cause d'un traumatisme du sevrage, prototype de toutes les séparations. Sa pensée, dans des domaines très divers, est caractérisée par une obsession de l'unité que l'influence platonicienne ne saurait suffire à expliquer. Par exemple, de même que dans ses *Notes intimes* elle décrit la fin du chaos primitif comme le fruit d'une composition¹⁹, la perturbation de la création entraînée par la désobéissance d'Adam et Eve est placée sous le signe de la division :

¹⁵ G. Guex, *La névrose d'abandon*, Paris, PUF, 1950, p. 39.

¹⁶ J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : PUF, 1976, p. 169.

¹⁷ *La rose rouge, L'œuvre en prose*, Paris : Stock, 1977, p. 141.

¹⁸ On retrouve cette aspiration à l'amour fusionnel dans son évocation de l'amour-éros : elle cherche un cœur où trouver refuge.

¹⁹ P. 191.

« Comme une joie au loin défaite qui tremble,
Un chant las qui perd ses notes dans la nuit,
L'air divisé se plaint. Les êtres se sont fuis,
Et nul rythme, nul ordre ardent ne les rassemble. » (p. 294)

Ainsi la solution de Marie Noël au problème du mal satisfait-elle non seulement sa raison, mais aussi ses désirs inconscients. Elle trouve également son fondement dans des valeurs spirituelles typiques du XIX^e siècle et de *L'Imitation de Jésus-Christ*, ouvrage où Marie Noël puisa l'essentiel de sa spiritualité : la mort à soi-même et la souffrance rédemptrice. Alors que dans la Bible, mourir à soi-même signifie renoncer à son égoïsme pour se laisser conduire par l'Esprit, une interprétation ascétique en a fait un synonyme de mortification, de destruction de soi-même. L'exaltation de la souffrance rédemptrice était particulièrement vivante chez les carmélites à la fin du XIX^e. Des théologiens catholiques contemporains l'ont dénoncée, entre autres M. Bellet et F. Varone²⁰. Elle repose sur la lecture catholique de Col 1,24 : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous ; et ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair, pour son corps, qui est l'Eglise », ainsi que sur une interprétation erronée de l'Evangile. *L'Imitation de Jésus-Christ*, par exemple, exagère en prétendant que l'existence du Christ n'a été que souffrance. De plus, « parce que la souffrance enveloppe l'ensemble de la Passion de Jésus, le risque est grand de la sacraliser, de lui attribuer les effets de la Passion, d'en faire une condition du salut. »²¹

Cependant, Marie Noël aurait pu échapper à ce climat morbide. Grâce à l'influence de l'abbé Mugnier, elle découvrit que la vie chrétienne n'était pas incompatible avec l'épanouissement, et elle n'allait pas jusqu'à rechercher l'anéantissement comme Simone Weil. Elle avait même contesté ces perversions de l'Evangile : une *Note intime* de 1932 montre qu'elle accepte avec peine l'apologie de la mortification²² ; il lui est arrivé de s'insurger contre l'image de Dieu sur laquelle repose l'idée de rédemption par la souffrance, en se reprochant de lui avoir offert la sienne en échange du salut de deux âmes :

« Vendre, Lui ? Vendre à nous, vendre ! Faire payer sa Grâce, sa chose gratuite. Quel non-sens !

²⁰ M. Bellet, *Le Dieu pervers*, Paris : Cerf, 1987 et F. Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, Paris : Cerf, 1984.

²¹ B. Rey, *Nous prêchons un messie crucifié*, Paris : Cerf, 1989, p. 144.

²² pp. 142-143.

« Et pourquoi ces liards de douleur humaine seraient-ils mieux payants qu'une obole de joie ? Je comprends qu'on offre la monnaie du sang à une méchante idole qui s'en régale. Mais à Dieu... à Dieu ! Pour qui le prend-on ? » (*N.I.*, p. 58)

Cependant, ces valeurs lui procuraient de telles satisfactions psychologiques inconscientes qu'elle n'est pas parvenue à s'affranchir de conceptions critiquées par sa raison, particulièrement sensible aux contradictions.

L'interprétation psychologique d'« Adam et Eve » montre ses attaches inconscientes avec le tréfonds de Marie Noël. L'abbé Mugnier, auquel elle avait fait part de ses angoisses métaphysiques, lui conseilla d'écrire ses réflexions, afin de s'en délivrer : ainsi naquirent les *Notes intimes*. Mais lorsqu'il s'agissait de pensées touchant au plus profond d'elle-même, la prose ne parvenait pas à jouer ce rôle d'exutoire : il lui fallait « se chanter ». Ainsi ne put-elle se contenter d'exprimer ses interrogations sur le problème du mal dans ses *Notes intimes*, où elle aborde bien d'autres sujets théologiques ; elle dut employer la forme poétique, ce qui ne fut pas sans influencer sur sa pensée.

III. CRÉATION POÉTIQUE ET RÉFLEXION THÉOLOGIQUE

Même s'il est significatif qu'un théologien comme J.-P. Jossua et un poète comme Jean-Claude Renard s'accordent pour voir dans la poésie une chance pour la théologie, à qui elle offrirait le nouveau langage dont celle-ci a besoin, certains, tel J. Beade, considèrent qu'il s'agit d'une illusion²³. Sans prétendre trancher ce débat, nous essaierons d'y apporter notre contribution, moins en cherchant ce que la théologie peut tirer de la poésie de Marie Noël qu'en montrant l'apport spécifique de la création poétique à sa réflexion théologique. Selon J.-P. Jossua, l'écrivain ne se borne pas à exprimer par la littérature ce qui pourrait l'être autrement²⁴ : l'expérience de Marie Noël et la confrontation de trois types de textes où apparaissent les idées maîtresses d'« Adam et Eve » – le poème, une lettre exposant son argument et une *Note intime* – prouvent effectivement que le travail

²³ J.-P. Jossua, *op. cit.* ; Jean-Claude Renard, « Poésie, foi, théologie », *Concilium* (115), 1976, pp. 26-44 ; J. Beade, « Poésie, mystique, théologie », *Lumière et vie* (100), nov.-déc. 1970, pp. 107-120.

²⁴ *Op. cit.*, p. 203.

poétique ne consiste pas à mettre en vers une pensée préexistante, mais est lui-même créateur.

Marie Noël l'a vécu comme un accouchement : « La pensée que j'ai depuis de longues années me possède maintenant corps et âme... Elle veut sortir », écrit-elle au début de la rédaction du poème²⁵. Mais cette pensée n'est pas plus « finie » que certains nouveau-nés. En effet, pendant les deux ans où Marie Noël rédigea « Adam et Eve », elle aura l'impression de vivre une aventure spirituelle, évoquée sous la forme d'un chemin dans l'obscurité. Assaillie par le doute et la crainte d'être hérétique, elle passera de l'angoisse à la sérénité : « Je suis encore loin de l'avoir achevé, mais, tel qu'il est, il m'a déjà délivrée de ma tentation la plus noire, de mon désespoir de pensée. J'avais peur de mon « hérésie », je n'osais pas partir par ce chemin-là. Monsieur l'abbé Mugnier m'a encouragée. Je suis entrée dans ma nuit, je suis allée bravement jusqu'au fond et, au fond, j'ai trouvé un petit sentier de bonne femme qui m'attendait pour me ramener sur la grand' route de Dieu. »²⁶ Cet exorcisme par la création littéraire, comme le trouble au début de la rédaction, manifeste l'action de l'œuvre sur son auteur.

Le fait même d'écrire provoque chez Marie Noël une métamorphose psychologique l'entraînant jusqu'au bout de sa pensée, dans une sorte de dépassement d'elle-même : « Lorsque j'écris, rien ne compte plus pour moi, ni Bible ni Credo, que la force de la pensée qui m'emmène droit à son but, si bien que la personne la plus craintive, la plus timorée -que vous connaissez bien- se trouve momentanément, devient la plus audacieuse. Rien n'arrêterait l'idée qui se développe avec une logique implacable. »²⁷ Ce processus, chez Marie Noël, tient essentiellement aux effets du rythme. A l'instar de Claudel, elle vit l'inspiration poétique comme une possession par le rythme, or celui-ci vient du plus profond de son être et il exerce sur elle une sorte d'envoûtement. Ainsi peut-il contribuer à expliquer son élan audacieux. Le rythme impair, en particulier le vers de onze syllabes, lui semblait correspondre par son manque de fermeté à l'émergence de l'inconscient. De fait, le « Poème du lait », exprimant comme « Le jeu d'Amour » une découverte, pourrait lui aussi être rédigé en alexandrins, forme métrique de la certitude selon Marie Noël ; l'emploi du vers de onze syllabes semble manifester toute la charge affective

²⁵ Lettre inédite à l'abbé Mugnier (11 octobre 1926).

²⁶ Lettre à l'abbé Bremond (25 septembre 1927), in : *Cahiers Marie Noël* (7), 1975, pp. 31-32.

²⁷ Lettre inédite à l'abbé Mugnier (11 octobre 1926).

contenue dans une idée qui était au centre de sa vie psychique et spirituelle.

L'apport de la création poétique à la pensée théologique de Marie Noël peut être également mesuré en comparant le poème avec la lettre où, commençant à le rédiger, elle en expose à l'abbé Mugnier les idées directrices et avec une *Note intime* simultanée ou postérieure à sa composition. Originellement, il avait pour titre « Psaumes d'Adam et Eve » et devait contenir deux parties, Eve répondant à Adam. Son plan final en quatre parties accentue la prépondérance du point de vue d'Eve, qui occupe les trois quarts du poème. D'autre part, la *Note intime* intitulée « Le combat de Dieu contre Dieu » reprend l'opposition entre les deux lois contradictoires de Dieu et du Christ, avant d'exprimer sa résolution d'une manière très proche de celle d'« Adam et Eve ». Le poème correspond donc à une atténuation de sa vision pessimiste du problème du mal.

Inversement, il rend plus explicites, notamment par ses images, des aspects importants de la pensée de Marie Noël. Dans sa lettre à l'abbé Mugnier, elle évoque le don de soi comme une aspiration « à se fondre et à se perdre en l'autre ». Dans la *Note intime*, le but de l'amour-agapé est « de deux, devenir un seul » (p. 32). Le poème, par la métaphore et la comparaison, rend évident le rapprochement avec l'amour-éros :

« Adam ! la joie hier faisait tourner le Monde.
Elle était dans la dent, elle était dans le fruit.
Chaque bouche appelait chaque miel et conduit
Par la joie il entrait dans sa fête profonde.
« Il s'en allait donné, il s'en allait détruit
Aux noces où la faim puissante le réclame.
Le pain mangé riait d'amour comme la femme
Que l'homme prend et rompt pour la mêler à lui. » (p. 290)

Si Marie Noël insiste sur la joie du don de soi dans sa lettre comme dans la *Note intime*, seul le poème exprime le besoin auquel il répond, par l'image longuement développée de la montée du lait. L'expression poétique fait donc surgir l'arrière-plan inconscient de la réflexion rationnelle.

Enfin, l'importance des images et leur récurrence sont porteuses de sens. Moins banale que celle du pain, celle de l'orange manifeste l'inversion opérée par le regard d'Eve sur la nourriture : Adam convoitait le fruit de l'oranger ; mordue par son enfant, la voilà « ouverte et saignant comme une orange vive / Qui fond en miel » (p. 289). Celle du miel est reprise dans l'évocation du don de soi citée au paragraphe précédent : l'expérience d'Eve est généralisée à la

création tout entière. Non seulement le poème est d'une grande cohérence thématique, mais certaines images le structurent. Nous avons mis en évidence celle du lait, présente dans les trois dernières parties ; celles de la ronde et de la chaîne constituent le fil conducteur des deux dernières. Or l'imagination stimulée par la récurrence produit une intuition théologique, lorsqu'Eve prédit l'Eucharistie, manifestation de l'amour de Dieu :

« Demain, pour nous désaltérer comme une troupe
Lasse, à jeun,
Nous le prendrons, nous le boirons dans notre coupe,
Tous, chacun.
« Comme le vin qui passe et d'une table humaine
Fait le tour,
De l'une à l'autre main il renouera la chaîne
De l'Amour.
« De l'une à l'autre main il renouera la ronde
Jusqu'aux cieux,
La danse au cœur unique où palpite le monde
Avec Dieu. » (pp. 298-299)

Si l'évocation du calice aboutit à celle d'un partage du vin, à une dimension collective de l'Eucharistie alors méconnue dans l'Eglise catholique, c'est parce que l'imagination de Marie Noël est habitée par le thème de la chaîne et de la ronde. La puissance de la comparaison l'amène à imaginer une pratique correspondant à celle des églises protestantes !

Ainsi certaines de ses images peuvent-elles avoir une valeur théologique. Sa représentation de Dieu aurait pu donner à réfléchir aux théologiens à une époque où ils ne s'étaient pas encore avisés que Dieu a des côtés maternels²⁸. De plus, poussant jusqu'au bout la comparaison de la mère et de Dieu, elle décrit de manière surprenante, les relations de celui-ci avec sa créature :

« A la femme pareil quand le lait monte en elle,
Ardent, lourd,
Où pourra Dieu soulager sa grâce éternelle,
Dieu qui sourd ?
« Dieu jaillissant qui d'une créature aride
A besoin,
Dieu qui pour s'y jeter cherche une bouche vide
Près ou loin, » (p. 298)

²⁸ On les trouve cependant chez Saint Bernard et Saint Jean de la Croix.

Faut-il voir dans cette conception un pur produit de l'anthropomorphisme ou une intuition féconde ?

Ainsi la rédaction d' « Adam et Eve » a-t-elle influencé la pensée de Marie Noël, essentiellement par l'écriture, le rythme et les images. Son expérience confirme l'apport de la création littéraire souligné par J.-P. Jossua : « Il s'agit de la mise au jour, à travers la création de l'œuvre, d'une pensée qui ne peut éclore que de cette façon. »²⁹ Quant à la valeur théologique du poème, elle ne doit pas être appréciée à partir de son idée centrale, qui ne lui appartient pas en propre, mais à partir de ses images, qui donnent à penser.

« Adam et Eve » ne constitue pas l'état final de la réflexion de Marie Noël sur le problème du mal : il la hantera encore en 1930, après le décès d'une nièce âgée de quatre ans. Quelques années plus tard, elle devra s'accrocher aux convictions issues d' « Adam et Eve » pour ne pas se laisser à nouveau déchirer par l'opposition entre le Christ et Dieu. C'est seulement dans les années quarante qu'elle trouvera un apaisement durable, en voyant le mal comme un bien. Cependant, les réflexions qui l'y mèneront porteront elles aussi sur l'Eucharistie et la souffrance. « Adam et Eve » est donc un texte typique de la pensée de Marie Noël sur le mal, ainsi que de sa spiritualité, fondée sur l'amour associé à la mort à soi-même et à la souffrance, dont l'hostie lui fournit le modèle. Il exprime, notamment par ses images, les tendances et besoins inconscients, liés à son complexe d'abandon, qui sous-tendaient ses raisonnements et ses valeurs spirituelles.

Ce texte n'apportera pas au théologien la solution du problème du mal. Cependant il pourra le questionner sur certains aspects de Dieu, mais aussi sur lui-même, en lui rappelant que « les discours religieux élémentaires ou savants, comme les pratiques religieuses, naïves ou raffinées, sont toujours tributaires d'une archéologie psychique, devenue partiellement inconsciente. »³⁰ D'autre part même si, par sa longueur, ce poème semble ne pas confirmer la définition donnée par Vigny de la poésie, « perle de la pensée », certains passages peuvent fournir au langage théologique un modèle de concentration. Il en est ainsi de l'hypallage « calmer à ton besoin ma plénitude » (p. 289), où l'interversion des compléments exprime le besoin paradoxal qui inspire le don de soi.

²⁹ *Op. cit.*, p. 203.

³⁰ A. Godin, *Psychologie des expériences religieuses*, Paris : Le Centurion, 1986, p. 16.